L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 15 MAI 1887.

L'ŒUF ROUGE.

Le docteur N... posa sa tasse de café sur la cheminée, jeta son cigare dans le feu et me dit :

—Cher ami, vous avez raconté jadis l'étrange suicide d'une femme bourrelée de terreur et de remords. Sa nature était fine et sa culture exquise. Soupçonnée de complicité dans un crime dont elle avait été le muet témoin, désespérée de son irréparable lâcheté, agitée par de perpétuels cauchemars qui lui représentaient son mari mort et décomposé la désignant du doigt aux magistrats curieux, elle était la proie inerte de sa sensibilité exaspérée. Dans cet état, une circonstance insignifiante et fortuite décida de son sort. Son neveu, un enfant, vivait chez elle. Un matin, il fit, comme à son ordinaire, ses devoirs dans la salle à manger. Elle s'y trouvait elle-même.

L'enfant se mit à traduire mot à mot des vers de Sophocle. Il prononçait tout haut les termes grecs et français à mesure qu'il les écrivait : *Kara thèion*, la tête divine ; *lokastès*, de Jocaste ; *tethnèken*, est morte.... *Spasas humèn*, déchirant sa chevelure ; *kaloi*, elle appelle ; *Laïon nekros*, Laïus mort.... *Eisedomen*, nous vîmes ; *tèn gunaika krèmasten*, la femme pendue. Il fit un paraphe qui trouait le papier, tira une langue toute violacée d'encre, puis il chanta : "Pendue ! pendue ! pendue !" La malheureuse, dont la volonté était détruite, obéit sans défense à la suggestion du mot qu'elle avait entendu trois fois. Elle se leva droite, sans voix, sans regard, et elle entra dans sa chambre. Quelques heures après, le commissaire de police, appelé pour constater la mort violente, fit cette réflexion :—J'ai vu bien des femmes suicidées ; c'est la première fois que j'en voie une pendue.

On parle de suggestion. C'en est là de la plus naturelle et de la plus croyable. Je me méfie un peu, malgré tout, de celle qui est préparée dans les cliniques. Mais qu'un être chez qui la volonté est morte obéisse à toutes les excitations extérieures, c'est une vérité que la raison admet et que démontre l'expérience. L'exemple que vous en apportez m'en rappelle un autre assez analogue. C'est celui de mon malheureux camarade Alexandre Le Mansel. Un vers de Sophocle fut votre héroïne. Une phrase de Lampride perdit l'ami dont je veux vous parler.

Le Mansel, avec qui j'ai fait mes classes au lycée d'Avranches, ne ressemblait à aucun de ses camarades. Il paraissait à la fois plus jeune et plus vieux qu'il n'était en réalité. Petit et fluet, il avait peur, à quinze ans, de tout ce dont les petits enfants s'effrayent. L'obscurité lui causait une épouvante invincible. Il ne pouvait rencontrer, sans fondre en larmes, un des domestiques du lycée qui avait une grosse loupe au sommet du crâne. Mais par moments, à le voir de près, il avait l'air presque vieux. Sa peau ridée, collée sur les tempes, meurtrissait mal ses maigres cheveux. Son front était poli comme le front des hommes mûrs. Quant à ses yeux, ils étaient sans regard. Maintes fois des étrangers le prirent pour un aveugle. Sa bouche donnait seule une physionomie à son visage. Ses lèvres exprimaient tour à tour une joie enfantine et de mystérieuses souffrances. Le timbre de sa voix était clair et charmant.

Quand il récitait ses leçons, il donnait aux vers leur nombre et leur rythme, ce qui nous faisait beaucoup rire. Pendant les récréations, il partageait volontiers nos jeux, et il n'y était pas maladroit, mais il y apportait une ardeur fébrile et des allures de somnambule qui inspiraient à quelques-uns d'entre nous une antipathie invincible. Il n'était pas aimé ; nous en aurions fait notre souffre-douleur, s'il ne nous eût imposé par je ne sais quelle fierté sauvage et par son renom d'élève fort. Bien qu'inégal dans son travail, il tenait souvent la tête de la classe. On disait qu'il parlait, la nuit, dans le dortoir, et que même il sortait tout endormi de son lit. C'est ce qu'aucun de nous n'avait guère observé de ses propres yeux, car nous étions à l'âge des profonds sommeils.

Il m'inspira longtemps plus de surprise que de sympathie. Nous devînmes subitement amis dans une promenade que nous fîmes avec toute la classe à l'abbaye du mont Saint-Michel. Nous étions venus pieds nus par la grève, portant nos souliers et notre pain au bout d'un bâton et chantant à tue-tête. Nous passâmes sous la poterne, puis, ayant jeté notre baluchon au pied des Michelettes, nous nous assîmes côte à côte sur une de ces vieilles bombardes de fer que la pluie et l'embrun écaillent depuis cinq siècles. Là, promenant des vieilles pierres au hasard, mon regard vagua, et balançant ses pieds nus, il me dit :—J'aurais voulu vivre du temps de ces guerres et être un chevalier. J'aurais pris les deux Michelettes, j'en aurais pris vingt, j'en aurais pris cent ; j'aurais pris tous les canons des Anglais. J'aurais combattu seul devant la poterne. Et l'archange saint Michel se serait tenu au-dessus de ma tête comme un nuage blanc.

Ces paroles et le chant traînant dont il les disait me firent tressaillir. Je lui dis : "J'aurais été bon écuyer. Le Mansel, tu me plais ; veux tu être mon ami ?" Et je lui tendis la main, qu'il prit avec solennité.

Au commandement du maître, nous chaussâmes nos souliers et notre petite troupe gravit la rampe étroite qui mène à l'abbaye. A mi-chemin, près d'un figuier rampant, nous vîmes la maisonnette où Tiphaine Raguel, veuve de Bertrand du Guesclin, vécut, au péril de la mer. Ce logis est si étroit que c'est merveille s'il a été habité. Il fallut que, pour y vivre, la bonne Tiphaine ait été une étrange petite vieille ou plutôt une sainte, menant une existence toute spirituelle. Le Mansel ouvrit les bras, comme pour embrasser cette bienfaitrice angélique, puis, s'étant agenouillé, il se mit à en baiser les pierres sans entendre les rires de ses camarades qui, dans leur gaieté commençaient à lui jeter des sarcasmes. Je ne racconterai pas notre promenade à travers les cachots, le cloître, les salles et la chapelle. Le Mansel semblait ne rien voir. D'ailleurs, je n'ai rappelé cet épisode que pour vous montrer comment notre amitié était née.

Le lendemain, au dortoir, je fus réveillé par une voix qui me disait à l'oreille : "Tiphaine n'est pas morte." Je me frottai les yeux et vis à côté de moi Le Mansel en chemise. Je l'invitai rudement à me laisser dormir et ne songeai plus à cette bizarre confidence.

A compter de ce jour, je compris le caractère de notre condisciple beaucoup mieux que je n'avais fait jusqu'alors, et j'y découvris un orgueil immense, que je n'avais pas soupçonné. Je ne vous surprendrai pas en vous disant qu'à quinze ans j'étais un médiocre psychologue ; mais l'orgueil de Le Mansel était trop subtil pour qu'on pût en être frappé tout d'abord. Il s'étendait sur de lointaines chimères et n'avait point de forme tangible. Cependant il inspirait tous les sentiments de mon ami et il donnait une espèce d'unité à ses idées bizarques et incohérentes.

Pendant les vacances qui suivirent notre promenade au mont Saint-Michel, Le Mansel m'invita à passer une journée chez ses parents, cultivateurs et propriétaires à Saint-Julien. Ma mère me le permit, non sans quelque répugnance. Saint-Julien est à six kilomètres de la ville. Ayant mis un gilet blanc et une belle cravate bleue, je m'y rendis un dimanche, de bon matin.

Alexandre m'attendait sur le seuil, en souriant comme un petit enfant. Il me prit par la main et me fit entrer dans "la salle." La maison, à demi rustique, à demi bourgeoise, n'était ni pauvre ni mal tenue. Pourtant j'eus le cœur serré en y entrant, tant il y régnait de silence et de tristesse. Là, près de la fenêtre, dont les rideaux étaient un peu soulevés, comme par une curiosité timide, je vis une femme qui me sembla vieille. Je ne répondrais pas qu'elle le fût alors autant qu'il me parut. Elle était maigre et jaune ; ses yeux brillaient dans leur orbite noire, sous des paupières rouges. Bien qu'on fît en été, son corps et sa tête disparaissaient sous de sombres vêtements de laine. Mais ce qui la rendait tout à fait étrange, c'est la lame de métal qui cerclait son front comme un diadème.

—C'est maman, me dit Le Mansel. Elle a sa migraine.

Mme Le Mansel me fit un compliment d'une voix gémissante et, remarquant sans doute mon regard étonné qui s'attachait à son front :

—Mon jeune monsieur, me dit-el'e en souriant, ce que je porte aux tempes n'est point une couronne ; c'est un cercle magnétique pour guérir les maux de tête.

Je cherchais à répondre de mon mieux, quand Le Mansel m'entraîna dans le jardin, où nous trouvâmes un petit homme chauve qui glissait dans les allées comme un fantôme. Il était si mince et si léger qu'on pouvait craindre que le vent l'emportât. Son allure craintive, son long cou décharné qu'il tendait en avant, sa tête grosse comme le poing, ses regards de côté, son pas sautillant, ses bras courts soulevés comme des ailerons, lui donnaient, autant que possible et plus que de raison, l'aspect d'une volaille plumée.

Mon ami Le Mansel me dit que c'était son papa, mais qu'il fallait le laisser aller à la basse-cour, parce qu'il ne vivait que dans la compagnie de ses poules et qu'il avait perdu près d'elles l'habitude de causer avec les hommes. Pendant qu'il parlait, M. Le Mansel père disparut à nos yeux, et nous entendîmes bientôt des gloussements joyeux s'élever dans l'air. Il était dans sa cour.

Le Mansel fit avec moi quelques tours de jardin et m'avertit que tout à l'heure, au dîner, je verrais sa grand'mère ; que c'était une bonne dame, mais qu'il ne faudrait pas faire attention à ce qu'elle dirait, parce qu'elle avait quelquefois l'esprit dérangé. Puis il me mena dans une jolie charmille, et là il me dit à l'oreille, en rougissant :

—J'ai fait des vers sur Tiphaine Raguel ; je te les dirai une autre fois. Tu verras ! tu verras !

La cloche sonna le dîner. Nous rentrâmes dans la salle. M. Le Mansel père y entra après nous avec un panier plein d'œufs.

—Dix-huit ce matin, dit-il d'une voix qui gloussait.

On nous servit une omelette délicieuse. J'étais assis entre Mme Le Mansel, qui souriait sous son diadème, et sa mère, une vieille Normande aux joues rondes, qui, n'ayant plus de dents, souriait des yeux. Elle me parut tout à fait avenante. Pendant que nous mangions le canard roti et le poulet à la crème, la bonne dame nous faisait des contes agréables, et je ne remarquai pas que son esprit fût le moins du monde dérangé comme l'avait dit son petit-fils. Il me sembla au contraire qu'elle était la gaieté de la maison.

Après le dîner, nous passâmes dans un petit salon dont les meubles de noyer étaient garnis de velours d'Utrecht jaune. Une pendule à sujet brillait sur la cheminée entre deux flambeaux. Sur le socle noir de la pendule reposait, protégé par le globe qui la recouvrait, un œuf rouge. Je ne sais pourquoi, ayant une fois remarqué cet œuf, je me mis à le considérer attentivement. Les enfants ont de ces curiosités inexplicables. Je dois dire aussi que cet œuf était d'une couleur extraordinaire et magnifique. Il ne ressemblait en rien à ces œufs de Pâques qui, trempés dans du jus de betterave, y prennent cette teinte vineuse qu'admirent les marinots arrêtés devant l'étalage des fruitiers. Il était teint d'une pourpre royale. Je ne pus m'empêcher d'en faire la remarque avec toute l'indiscrétion de mon âge.

M. Le Mansel père y répondit par une sorte de cocorico qui trahissait son admiration.

—Mon jeune monsieur, ajouta-t-il, cet œuf n'est point tenu, comme vous semblez le croire. Il a été pondu tel que vous le voyez par une pied des Michelettes, nous nous assîmes côte à côte sur une de ces vieilles bombardes de fer que la pluie et l'embrun écaillent depuis cinq siècles. Là, promenant des vieilles pierres au hasard, mon regard vagua, et balançant ses pieds nus, il me dit :—J'aurais voulu vivre du temps de ces guerres et être un chevalier. J'aurais pris les deux Michelettes, j'en aurais pris vingt, j'en aurais pris cent ; j'aurais pris tous les canons des Anglais. J'aurais combattu seul devant la poterne. Et l'archange saint Michel se serait tenu au-dessus de ma tête comme un nuage blanc.

Ces paroles et le chant traînant dont il les disait me firent tressaillir. Je lui dis : "J'aurais été bon écuyer. Le Mansel, tu me plais ; veux tu être mon ami ?" Et je lui tendis la main, qu'il prit avec solennité.

Au commandement du maître, nous chaussâmes nos souliers et notre petite troupe gravit la rampe étroite qui mène à l'abbaye. A mi-chemin, près d'un figuier rampant, nous vîmes la maisonnette où Tiphaine Raguel, veuve de Bertrand du Guesclin, vécut, au péril de la mer. Ce logis est si étroit que c'est merveille s'il a été habité. Il fallut que, pour y vivre, la bonne Tiphaine ait été une étrange petite vieille ou plutôt une sainte, menant une existence toute spirituelle. Le Mansel ouvrit les bras, comme pour embrasser cette bienfaitrice angélique, puis, s'étant agenouillé, il se mit à en baiser les pierres sans entendre les rires de ses camarades qui, dans leur gaieté commençaient à lui jeter des sarcasmes. Je ne racconterai pas notre promenade à travers les cachots, le cloître, les salles et la chapelle. Le Mansel semblait ne rien voir. D'ailleurs, je n'ai rappelé cet épisode que pour vous montrer comment notre amitié était née.

Le lendemain, au dortoir, je fus réveillé par une voix qui me disait à l'oreille : "Tiphaine n'est pas morte." Je me frottai les yeux et vis à côté de moi Le Mansel en chemise. Je l'invitai rudement à me laisser dormir et ne songeai plus à cette bizarre confidence.

A compter de ce jour, je compris le caractère de notre condisciple beaucoup mieux que je n'avais fait jusqu'alors, et j'y découvris un orgueil immense, que je n'avais pas soupçonné. Je ne vous surprendrai pas en vous disant qu'à quinze ans j'étais un médiocre psychologue ; mais l'orgueil de Le Mansel était trop subtil pour qu'on pût en être frappé tout d'abord. Il s'étendait sur de lointaines chimères et n'avait point de forme tangible. Cependant il inspirait tous les sentiments de mon ami et il donnait une espèce d'unité à ses idées bizarques et incohérentes.

Pendant les vacances qui suivirent Mais bientôt notre correspondance dans tout à fait et je resta dix ans sans entendre parler de lui.

Je fus bien surpris, l'an passé, quand mon domestique me remit la carte d'Alexandre Le Mansel en me disant que ce monsieur attendait dans l'antichambre. J'étais dans mon cabinet, et je traitais avec un de mes confrères une affaire professionnelle d'une certaine importance. Toutefois, je priai mon confrère de m'attendre une minute et je courus embrasser mon ancien camarade. Je le trouvai bien vieilli, chauve, hâve, d'une excessive maigreur. Je le pris par le bras et le conduisis dans le salon.

—Je suis bien content de te revoir, me dit-il, et j'ai beaucoup à te dire. Je suis en butte à des persécutions inouïes. Mais j'ai du courage, je lutterai vaillamment, je triompherai de mes ennemis.

Ces paroles m'inquiétèrent comme elles eussent inquiété à ma place tout autre médecin néurologiste.

J'y découvrais un symptôme de l'affection dont mon ami était menacé par les lois fatales de l'hérédité, et qui avait paru enrayée.

—Cher ami, nous causerons de tout cela, lui dis-je. Reste ici un moment. Je terminai une affaire. Prends un livre pour te distraire en attendant.—Vous savez que j'ai beaucoup de livres et que mon salon en contient dans trois bibliothèques d'acajou, six mille volumes environ. Pourquoi fallut-il que mon malheureux ami prît justement celui qui pouvait lui faire du mal et l'ouvrît à la page funeste ? Je conférai vingt minutes environ avec mon collègue, puis, l'ayant congédié, je rentrai dans le salon où j'avais laissé Le Mansel. Je trouvai le malheureux dans l'état le plus effrayant. Il frappait du poing un volume ouvert devant lui, que je reconnus tout de suite pour être la traduction de l'*Histoire Auguste*. Et il récitait à haute voix cette phrase de Lampride : "Le jour de la naissance d'Alexandre Sévère, une poule appartenant au père du nouveau-né pondit un œuf rouge, présage de la pourpre impériale que l'enfant devait revêtir."

Son exaltation allait jusqu'à la fureur. Il écumait. Il criait : "L'œuf, l'œuf de mon jour natal ! Je suis empereur. Je sais que tu veux me tuer. N'approche pas, misérable !" Il faisait les cent pas. Puis, revenant vers moi, les bras ouverts : "Mon ami, me disait-il, mon vieux camarade, que veux-tu que je te donne ?..... Empereur, empereur..... Mon père avait raison.... L'œuf pourpre..... Empereur, il faut l'être..... Scélérat ! pourquoi me cachais-tu ce livre ? Je châtierai ce crime de haute trahison..... Empereur ! Empereur ! Je dois l'être. Oui, c'est le devoir. Allons, allons !..."

Il sortit. J'essayai en vain de le retenir. Il m'échappa. Vous savez le reste.

Tous les journaux ont raconté comment, en sortant de chez moi, il acheta un revolver et brûla la cervelle au factionnaire qui lui barrait la porte de l'Elysée.

Ainsi une phrase écrite au quatrième siècle par un historien latin occasionne quinze cents ans plus tard la mort d'un malheureux pioupiou de notre pays. Qui démêlera jamais l'écheveau des causes et des effets ? Qui peut se flatter de dire en accomplissant un acte quelconque : Je sais ce que je fais ? C'est tout ce que j'avais à vous conter. Les restes n'intéressent que les statistiques médicales et peuvent se dire en deux mots. Le Mansel, enfermé dans une maison de santé, y resta quinze jours en proie à une folie furieuse. Puis il tomba dans une imbécillité complète, pendant laquelle sa gloutonnerie était telle qu'il dévorait jusqu'à la cire à frotter le parquet. Il s'est éteinfé il y a trois mois en avalant une éponge.

Le docteur se tut et alluma une cigarette. Après un moment de silence :

—Docteur, lui dis-je, vous nous avez conté là un affreux conte de Pâques.

—Il est affreux, répondit le docteur, mais il est vrai. Je prendrais bien un petit verre de cognac.

ANATOLE FRANCE.
(Dans le *Temps*.)

Suite du petit dictionnaire :

Médecins : Ils nous font trop de bien pour en dire du mal. Ils nous font trop de mal pour en dire du bien.

Médiateur : Individu dévoué qui se met entre l'enclume et le marteau.

Mégarde : Mes soldats.

Mélodrame : Pièce ainsi appelée parce que le rire se... mêle au drame.

Méningite : Aioli.

Ménage : Doux nom d'une mère à ses enfants.

Mésopotamie : Jette au pot-au-feu la mie de ton pain.

Minéral : Matou à l'agonie.

Miroir : Ami que les femmes abandonnent avec l'âge.

Moellon : Mois de trente et un jours.

Moineau : Gavroche à plumes.

Mont-Thabor : Embarque sur mon bateau.

Milanais : Dix siècles.

Murmure : Fruit du mûrier en maturité.

Mythologie : C'est ennuyeux pour les vêtements.

Mystère : Un demi-mètre cube.

Pensées profondes du Journal des Abrutis :

Les paniers sont rentiers, puisque l'on dit : les anses des paniers.

Tout le monde connaît un papetier; mais qui peut se vanter d'avoir jamais vu un lit braire

---

En classe :

Le professeur. — Elève Chipotard, citez-moi, je vous prie, une ville située dans les Bouches-du-Rhône, et une autre située dans l'Aisne !

L'élève.—C'est Aix et Laon !

Le professeur.—Comment c'est excellent !

L'élève.—Mais oui puisque Aix est dans les Bouches-du-Rhône, et Laon est dans l'Aisne !

La prédestination des noms. La *France* en cite un exemple piquant :

Dans une de ses dernières séances, le conseil municipal de Paris s'est occupé de la question des eaux et de la question du gaz.

Deux orateurs ont pris une part importante à la discussion :

Ce sont MM. Robinet et Santon.

—Piton et Dumanet se promènent dans le Jardin du Palais-Royal.

Piton se trouve presque nez à nez avec une dame d'une ampleur remarquable. Piton se range et dit à Dumanet :

—Mazette ! la belle femme ! Qu'elle dégote la femme colosse.

—Pardi ! c'est la femme du colonel !

—Ah ! s'écrie Piton. Qu'est-ce que doit être la femme du général !

Au marché aux fleurs.

—Combien ces fleurs ? demande un monsieur bien mis. C'est pour ma femme.

—Pour votre légitime ! fait la marchande étonnée. Alors je vais vous faire un rabais de cinquante pour cent.

En classe :

—Qu'est-ce qu'un conditionnel ?

—Un engagé volontaire.

—Et un futur ?

—Mon frère, qui doit se marier bientôt avec sa cousine.

La Courte Paille.

Il n'y a pas un chasseur aux environs de Melun, et Dieu sait s'il y en a dans cette centrée bénie par saint Hubert, qui n'ait connu le général Gamet et son chien *Prichard*.

Le général était tellement passionné pour la chasse que lorsqu'il prit on qu'on lui donna sa retraite,—le point n'est pas bien éclairci, car il n'était pas courtisan de sa nature,—il choisit le chef-lieu du département de Seine-et-Marne pour y planter ses choux. Il y avait résidé jadis assez longtemps, comme commandant de gendarmerie, et avait su conserver des relations cynégétiques avec nombre de châtelains. Galant homme du reste, brave à trois poils, n'engendrant point la mélancolie, il faisait bonne figure aux dîners qui suivaient les chasses, ne boudait pas devant un ou plusieurs verres de vieux bourgogne et avait toujours dans son biasse quelques anecdotes devant lesquelles les récits du fameux baron de Munchausen, le Monsieur de Crac allemand, eussent paru des idylles de Berquin. Celle de sa lutte à la nage, avec un chien de Terre-Neuve, au pont de Kehl, pour rattraper un canard qui était tombé dans le Rhin au milieu des glaçons, est restée légendaire dans tous les châteaux de la Brie. Mais s'il était beau cuvive et buveur à toute épreuve, le soir, une fois, la journée terminée, il n'en était pas de même le matin. Dans ces déjeuners solides et souvent exquis qui précédaient le départ, chez les Choiseul, les Praslin, les Béthisy, les Aguado, les La Rochette, on ne pouvait obtenir qu'il changeât rien à son ordinaire invariable. Deux œufs et une tasse de chocolat. Et encore fallait-il qu'en lui assurât que le chocolat était bien du chocolat de la Compagnie coloniale, celui auquel il était habitué. Du chocolat de Marquis, même à la vanille, n'eût obtenu de sa part que le plus parfait dédain. Quant au produit démocratique de M. Menier, il n'en fallait pas parler devant lui, surtout depuis que ce produit avait eu l'audace de se présenter à la députation et d'être choisi par le suffrage universel. Cette sobriété du matin avait d'ailleurs une cause respectable. Le général tenait avant tout à la justesse de son coup de fusil. Entre nous, ce n'est pas qu'il fût meilleur tireur qu'un autre, on savait même que son fusil écartait souvent et, quand on chassait en ligne, on avait soin de se tenir à distance respectueuse du vieux guerrier. Mais il avait pour lui un avantage énorme, c'était son chien. A quelle race appartenait *Prichard* ? personne n'avait jamais pu le dire. Moitié gris et moitié blanc comme son maître, hirsute et grognon comme lui, il ne daignait jamais quêter et encore moins marquer un arrêt. Tout le temps que durait la chasse, il suivait son supérieur comme l'ordonnance suit son officier, d'un air renfrogné qui semblait dire : "Si vous croyez que cela m'amuse, vous vous trompes bien !" Mais dès qu'un coup de fusil partait sur la ligne, même celui du général, sur lequel *Prichard* paraissait n'avoir plus d'illusion, le brave chien relevait la tête, il reconnaissait à son tressaillement que la perdrix ou le lièvre qui avait reçu du plomb et, si loin que la bête allât tomber, *Prichard* la retrouvait et la rapportait à son maître. Bien entendu, si la pièce tombait à proximité, *Prichard* agissait de même, et le général qui ne manquait jamais de tirer en même temps ou même un peu après ses voisins, se contentait de répondre d'un air de dogue à ceux qui réclamaient : "Vous voyez bien que c'est moi qui l'ai tuée puisque *Prichard* me l'a rapportée."

Dans ces chasses si gibeyeuses et parmi ces tireurs et blasés sur pièce une de plus ou de moins, on n'insistait guère et il était même admis, toutes les fois qu'on avait manqué un coup de fusil, de crier :

—*Prichard*, va chercher, apporte ! Mais *Prichard* quand la pièce n'avait pas été touchée, se drapait dans sa dignité et ne se dérangeait pas pour d'aussi sottes plaisanteries.

La première fois que je me trouvai avec le général, c'était à Courtry, chez le comte de Pralin. On m'avait prévenu de l'innocente manie de vieux chasseur. Mais que voulez-vous ! j'étais jeune, j'étais encore au lycée ; je me préparais pour Saint-Cyr et un général ne me faisait pas peur, surtout quand il était en civil et en costume assez négligé comme tous les vrais nemroda. Bref, une compagnie se leva devant moi, je tirai au hasard et un pauvre perdreau tomba peloté, en même temps que un autre coup de fusil avait retenti à ma gauche.

Une seconde après, dès que la fumée qui m'entourait fut dissipée, j'aperçus mon pauvre *Pharaor* qui revenait vers moi, l'air humilié et la queue entre les jambes, tandis que ce gueux de *Prichard*, tout fier et tout frétillant, déposait ma perdrix aux pieds de son maître.

Furieux, je m'élançai :

—Mais cette perdrix est à moi ! C'est moi qui l'ai tuée !

—Nous avons tiré ensemble, me dit-il, et *Prichard* a bien reconnu....

—Il n'y a pas de *Prichard* qui tienne, répondis-je véritablement exaspéré.

—Allons, jeune homme, du calme me dit avec condescendance le général. J'admets que le coup soit douteux : nous allons tirer la perdrix à la *courte paille*.

J'étais en présence d'un vieillard, je me rappelai les recommandations d'indulgence qui m'avaient été faites.

—Soit, dis je, avec un sentiment d'abnégation qui me sera certainement compté dans l'autre monde.

Le général arracha deux pailles dans le chaume, les coupa d'inégale longueur. Je les saisis, car je n'avais pas confiance, et lui tendis les deux tiges émergeant de mon poing fermé.

—Il prit la plus longue.

—J'ai gagné ! m'écriai-je triomphant.

—Pas du tout, vous avez la plus courte : à la chasse comme à la guerre, la victoire est du côté des gros bataillons !

Et il mit sans plus de façon la perdrix dans son carnier.

Le général est mort. J'ai même assisté à son enterrement à Melun, car c'était un vieux brave, comme les jeunes officiers qui aiment leur métier sont heureux d'en rencontrer encore.

Mais pendant que la maîtrise de Saint-Aspais entonnait le *Dies iræ* et que les chantres répétaient : *Si iniquitates observaveris, Domine, quis sustenebit ?* je me rappelais ma perdrix et je me disais : "S'il ne s'en est pas confessé, il n'aura pas volé quelques heures de Purgatoire !"

P. D.
(Dans la *Chasse Illustrée* de Paris.)

A la foire aux pains d'épices, un spectateur sort tout désappointé d'une baraque où l'on exhibe un soi-disant géant samoyède.

—Vous savez, dit-il à la femme du contrôle, votre géant n'est pas si extraordinaire que cela.

—Cela s'explique, monsieur ! Il est encore fatigué des fêtes de Pâques ; aujourd'hui, il n'est pas en train.

Physiologie de l'amour.

—Pourquoi s'obstiner, mon cher, à faire la cour à une femme aussi maigre ?

—Je ne les déteste pas comme ça.

—Oui, mais comme c'est une allumette, elle ne prendra jamais feu !

Pensées et maximes.

C'est une manière de génie que l'esprit du jeu, puisqu'il dépend également de l'âme et de l'intelligence. Un homme que la perte trouble ou intimide, que le gain rend trop hasardeux, un homme avare ne sont pas plus faits pour jouer, que ceux qui ne peuvent atteindre à l'esprit de combinaison. Il faut donc un certain degré de lumière et de sentiment, l'art des combinaisons, le goût du feu, et l'amour mesuré du gain. On s'étonne à tort que des sots possèdent ce faible avantage. L'habitude et l'amour du jeu, qui tournent toute leur application et leur mémoire de ce seul côté, suppléent l'esprit qui leur manque.

VAUVENARGUES.

Selon l'ordre de la création, l'homme a reçu Dieu pour terme, la vérité pour guide, la charité pour moteur.

LACORDAIRE.

Par le massacre, la trahison et la mauvaise foi, on peut acquérir le pouvoir, mais non de la gloire.

MACHIAVEL.

Les passions sont les seuls orateurs qui persuadent toujours.

LA ROCHEFOUCAULD.

Il y a des hommes à qui il a suffi, pour n'être pas bêtes, de prendre pour femme une femme d'esprit, et dont on ne découvrira la nullité que quand ils seront veufs, s'ils font la sottise de ne pas précéder leur femme dans la tombe. Les Egéries sont moins rares qu'on ne croit. C'est un bon second qu'une brave et intelligente femme dans la vie, et il est des hommes haut placés qui oublient trop que certaines étoffes ne doivent leur prix qu'à leur doublure.

STAHL.

Non seulement la fortune est aveugle, mais elle rend aveugles ceux qu'elle favorise.

CICÉRON.

On est bien près de cesser de reconnaître pour vrai ce qu'on imagine avoir intérêt à trouver faux.

LAMENNAIS.

Le vrai génie ne blesse et ne tue rien : il organise et réforme.

LAMARTINE.

On recommence ses fautes quand on les oublie.

DE SÉGUR.

La charité est l'esprit et l'âme de toutes les vertus.

SAINT BONAVENTURE.

Dans l'esprit des ambitieux, le succès couvre la honte des moyens.

MASSILLON.

La raison supporte les disgrâces, le courage les combat, la patience et la religion les surmontent.

MME DE SÉVIGNÉ.

Une coquette est plus aisée à marier qu'une savante ; car, pour épouser une savante, il faut être sans orgueil, ce qui est très rare, au lieu que pour épouser une coquette, il ne faut qu'être fou, ce qui est très commun.

J. DE MAISTRE.

Le paradoxe est presque une vérité, du moins il la cotoie et l'accompagne.

JULES JANIN.

Le courage qui nous jette dans la mort n'est que le courage d'un instant ; la patience est le courage de la vie.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Si tu ne peux te faire aimer beaucoup, fais-toi craindre un peu.

D'HOUDETOT.

Les croyances de l'esprit sont les forces de l'âme et les mobiles de la volonté.

ROYER-COLLARD.

Dans tous les temps, les plus grands crimes ont été commis au nom des lois.

LAMARTINE.

L'épigramme est l'esprit de la haine.

BALZAC.

Il faut ne choisir pour épouse que la femme qu'on choisirait pour ami, si elle était homme.

JOUBERT.

L'ignorance n'a jamais fait de mal ; l'erreur seule est funeste.

J.-J. ROUSSEAU.

Toute passion s'éteint dès qu'on en voit l'objet tel qu'il est.

MME DE STAEL.

L'esprit sert à tout et ne suffit à rien.

KÉRATRY.

Devant le juge d'instruction :

—Enfin, qu'avez-vous à dire pour prouver votre innocence ?

—Que, si j'étais coupable, on ne m'aurait pas arrêté.

Le *Berliner Tageblatt* raconte l'anecdote suivante :

" Il y quelques jours on fêtait, chez la prince Guillaume, l'anniversaire de la naissance d'un de ses enfants. Le prince de Bismark apporta en présent au petit prince une orgue de Barbarie.

" Trois jours après, le jeune prince se plaignit à M. de Bismark qu'il ne pouvait pas jouer de l'orgue car ses mains se fatiguaient vite ; et l'prie le chancelier de vouloir bien lui jouer quelque chose. Le chancelier se mit à tourner la manivelle de l'orgue, mais avec une telle énergie que les sons de l'instrument attirèrent presque tous les membres de la famille impériale, grands et petits, et ces derniers commencèrent à danser autour du prince de Bismark.

" Le prince Guillaume, voyant que son fils aîné prenait aussi part à la danse, fit observer au chancelier :

" C'est vraiment étonnant. Voici un futur empereur que vous faites déjà danser à votre guise. "

VACCINATION A CONSTANTINOPLE. — La colonie européenne de Constantinople parle beaucoup de la façon dont le Sultan a fait vacciner les femmes de son harem.

L'un paravent était ouvert au milieu d'une des salles du Palais. Dans ce paravent, était un trou duquel sortirent, l'un après l'autre, 130 bras de toutes les couleurs.

Le médecin qui procédait à la vaccination n'a vu que ces bras et les figures de deux eunuques qui lui convraient la tête d'un châle chaque fois que l'opération était terminée sur une de ces dames.

Il est de mode maintenant, parmi Messieurs les prévenus d'insulter le tribunal.

Hier mercredi un récidiviste écoute tranquillement la demande habituelle du président :

" Accusé, avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense ?"

Puis s'étant levé de son banc : " Non, mon président.... Toutefois, veuillez remarquer que j'ai été poli, alors que mon devoir était de vous dire votre fait. "

" Garçon, ce bifteck n'est pas mangeable ! "

" Ça ne m'étonne pas, monsieur. Vous êtes la dixième personne qui me dit la même chose. Je vais tenter une dernière fois de le donner à un autre. "

Je veux que vous accordiez

W. G. TEBAULT,
NOS. 37, 39 & 41 RUE ROYALE.
Le Magasin de Meubles le meilleur marché du Sud.
26 juin—tous les Dim—1 an

Belles Montres, Pendules, Diamants, Bijouterie, Argenterie, Etc
—CHEZ—
FRANTZ & OPITZ,
COIN DES RUES ROYALE ET BIENVILLE.
BIJOUTIERS ET HORLOGERS PRATIQUES.
Les plus jolies MONOGRAMMES gravés aux prix les plus réduits
Tous produits faits sur demande.

Randall's Carriage Repository,
162 GRAVIER ST., NEW ORLEANS.
Carriages | Buggies | Harness
Bicycles | Tricycles | Velocipedes
RANDALL'S BABY CARRIAGES.
ONLY THE BEST. AT LOWEST PRICES.

CONSULAT DE FRANCE
—A—
LA NOUVELLE-ORLÉANS.
BUREAUX 195 RUE GRAVIER.
Ouverts de 10 h. du matin à 3 h. P. M.
Des renseignements sont demandés sur les personnes dont les noms suivent. En cas de décès ou d'absence, leurs amis sont priés d'en donner avis au Consulat.

1er mai 1887
Liste de publication.

Aller François et conjointe Berlin épouse Marie Lazare Léontine Ida Adolphe
Ancely Antoine Clémence Gustave
Kaeck Léonard arrimeur
Bachey François Loubere
Bally Jean Baptiste Loubère Paul
Blédres Jean Mangin Louis Antoine
Bondon (Alias) Mangin François Chas
Boudigue Pierre Abel
Bouin Jean Mangin Marie Charlotte
Chartre Louien Mangin Charles Antoine
Carron Louis Mangin Chas Edouard
Cappelle Fils Lahorgne Mangin Jean Abel
Crandalle Alfred Mangin Mlle Marie Julie
Chervin Claude Marcomare Pierre (2)
Colard Emile Jules Marbas Marc et Louis Mautempe Jean
Cornell Frédéric Dubernard Mahaman François Romain
Dervelle Fernotet Mme Veve Morel Jules César Alfred
Didiot François Joseph Prévôt Pierre Nicolas
Dreyfous Jean Nicolas Arnoux Fritz Théodore Armand
Dupuy Amélie Mme Figaud ou Cignol (Gustave
Dumas Ernest Robert Jean Pierre
Fréchou Etienne Sallinas Placide
Falleau Alexandre Sallinas Dudes
Garde Sylvain Marie Sallinas Adolphe Duclos
Joseph Sallinas F D
Garlepied Edouard Sallinas Amélie
Gélin Louis Sallinas Mlle Adélaide
Gimont Dominique Seellinger les époux
Gonnot Nicolas Taillandier Jean Baptiste
Guinchers Mme Henrion Jean Baptiste
Jahier Prosper Vergnolle Michel et
Krechloen Pierre Mme Vergnolle
LETTRES.
De Vaux Charles Poisson Charles
Van Komen Vallée Henri
Luquet Charles Rousseaud Jean
Soudère Antoine Lemaître Léonce.

N. B.—Afin d'éviter des retards dans la transmission des documents, j'invite les personnes qui ont à soumettre à mon visa des actes établis en Louisiane, en dehors de la ville de Nouvelle-Orléans, à les faire certifier préalablement, par M. Oscar Arroyo, secrétaire d'Etat de l'Etat de la Louisiane.
1er octobre 1886.
Le Gérant,
F. DEPIERRE.

BASILE BARES,
FACTEUR DE PIANOS.
84 Rue Royale, N. O.
SEUL AGENT POUR LES
Pianos GAVEAU, de Paris,
Supérieur à tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour, de construction nouvelle qui assurait la sonorité prolongée, à cordes en fer fondu d'une seule pièce, système perfectionné, mécanique à lame à double répétition, sommiers en fer, équilibre pour le